

Semaine 08.10

BATTEMENT

D'AILE

GALERIE

DU DOURVEN

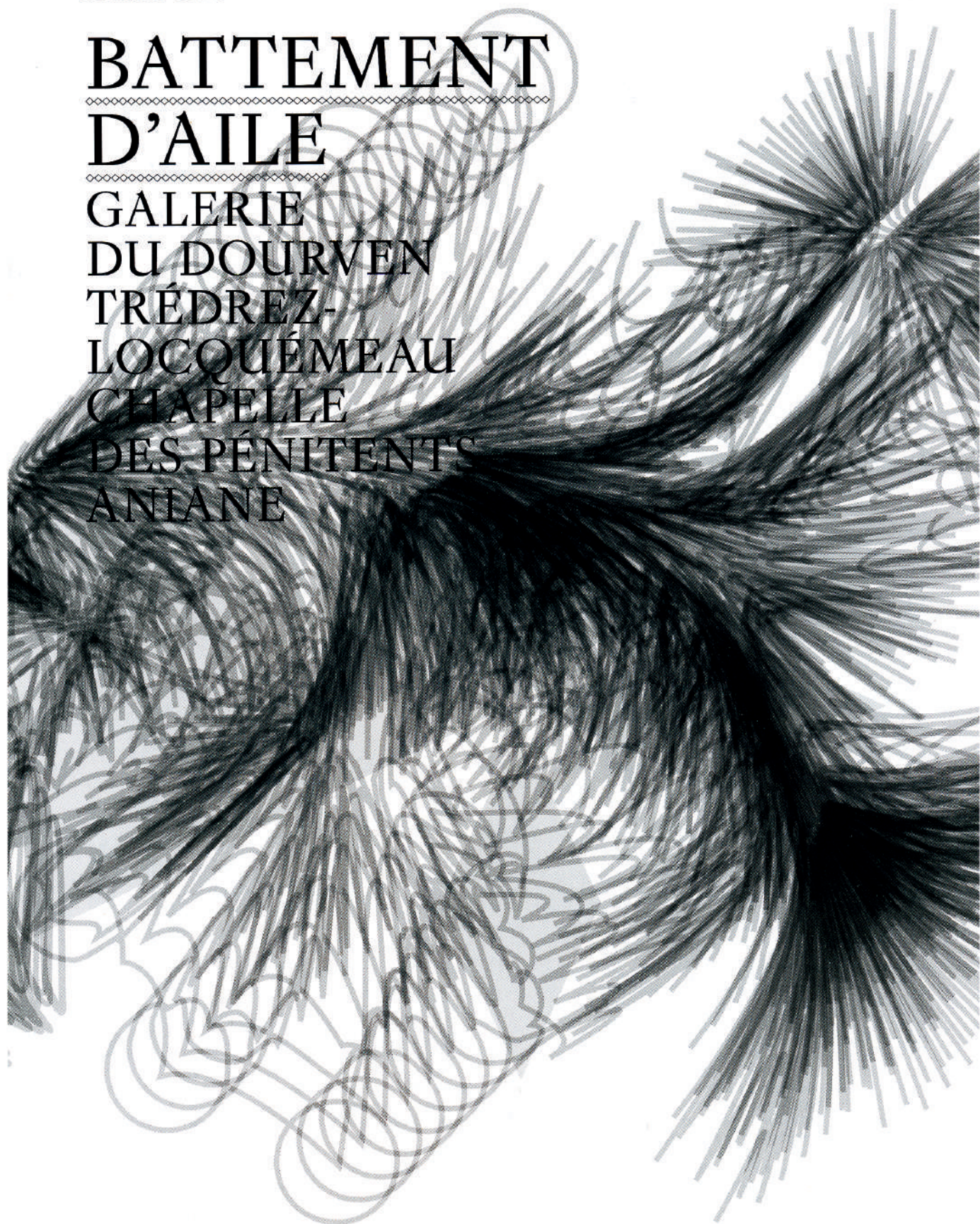
TRÉDREZ-

LOCQUÉMEAU

CHAPELLE

DES PÉNITENTS

ANIANE



POLITIQUES DU GESTE



Éva Prouteau

Une chapelle et une maison ouverte sur la mer : deux lieux atypiques pour trois artistes et un battement, qu'il soit d'aile ou de mesure, tant le rythme est bien plus complexe à tenir collectivement, en deux actes d'exposition, en deux espaces que tout oppose. Ou presque : car le fil qui relie les propositions de Franck Bragigand, Baptiste Debombourg et Vincent Mauger à la chapelle d'Aniane et à la galerie du Dourven tient beaucoup à leur saisie sagace du *genius loci*, cet esprit qui synthétise l'identité – matérielle et immatérielle – d'un site. Dans ce cas précis, il fallait d'abord relever le défi du dialogue avec deux espaces à « fortes personnalités », si différentes soient-elles, entre sanctuaire et habitat, élévation de pierre et horizontalité blanche.

L'exposition *Battement d'aile* est une coproduction de l'Association de Développement culturel et artistique des Côtes-d'Armor, de Artevents (Nantes), et de La Cit (Aniane). L'exposition a eu lieu en deux temps : *Battement d'aile, volet I*, du 17 octobre au 22 novembre 2009, à la chapelle des Pénitents, Aniane, (Hérault), et *Battement d'aile, volet II*, du 6 février au 28 mars 2010, à la Galerie du Dourven, domaine départemental du Dourven à Trédrez-Loquémeau (Côtes-d'Armor). Commissaire de l'exposition : Jeanmichel Jagot ; responsable de la programmation de La Cit, chapelle des Pénitents : Olivia Mauron ; responsable de la programmation de la Galerie du Dourven : Didier Lamandé. L'Association de Développement culturel et artistique des Côtes d'Armor est soutenue principalement par le Conseil général des Côtes d'Armor et reçoit le soutien, pour les projets présentés à la galerie du Dourven, du Conseil régional de Bretagne et du Ministère de la culture et de la communication-Drac Bretagne. Les artistes et le commissaire d'exposition tiennent à remercier Éva Prouteau ; Fabien Boitard et Olivia Mauron, association La Cit, Aniane ; Anne Coudron, Marion Jaulin, Benjamin Martinez et Robinson Nogué, étudiants de l'École supérieure des beaux-arts de Montpellier Agglomération pour leur aide à la réalisation et au montage de l'exposition à Aniane ; Philippe Sachet, directeur de l'Association de Développement culturel et artistique des Côtes-d'Armor ; Sandra Flouriot, Didier Lamandé, Véronique Vauvrecy, et l'équipe technique, sous la direction de Denis Marc, pour leur aide à la réalisation et au montage de l'exposition au Dourven : Marc Brouard, Philippe Garandel et Jean-Luc Rault ; Galerie Air de Paris, Paris ; Lara Almarcegui et la Galeria Pepe Cobo y Cia, Madrid ; Keren Detton ; Galerie Patricia Dorfmann, Paris ; et plus particulièrement : Simon Artignan ; Gaëlle Gamblin ; Christine Laquet ; Christelle Martin ; Laurent Teil.

Semaine, revue hebdomadaire pour l'art contemporain – n° 228, vendredi 26 février 2010 – publié et diffusé par Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain, 67, rue du Quatre-Septembre, 13200 Arles, France, tél. 09 54 88 85 67, www.analogues.fr – abonnement 1 an, 3 volumes, 52,80 euros – directrice de la publication Gwénola Ménou – graphisme Emmanuel Leroy – corrections Pierre-Marie Prugnard – photogravure Terre Neuve, Arles – imprimerie Laffont, Avignon – papier Claro Silk 115 g – © les artistes pour les œuvres, les auteurs pour les textes, Analogues pour la présente édition – crédits photographiques Jean-Marie Forgue, Hervé Beurel – dépôt légal février 2010 – issn 1766-6465



En couverture :
© Ronan Le Régent, InformationCare, Nantes (détail)

Baptiste Debombourg, *Césium*, 2009,
miroir, bois, 380 x 250 x 180 cm

Logiquement, ces deux espaces d'exposition ont généré des gestes forts. Déploiement, concentration, diffraction : ainsi pourrait-on condenser en un mot chaque œuvre produite *in situ* dans la chapelle d'Aniane.

Déploiement pour Vincent Mauger, qui appréhende l'espace de la nef en basculant délicatement sa verticalité par une oblique dynamique. Réseau de sangles aux couleurs vives, l'installation monumentale s'apparente au motif de la toile d'araignée : trouvant leur point d'ancrage sur les piliers porteurs de l'édifice, de multiples rayons répartissent les tensions de cet enroulement spiralé, dont l'énergie graphique converge vers le centre, sorte de vortex qui aurait le pouvoir de siphonner les matériaux de l'œuvre. Un vrai mouvement de liquéfaction s'opère : çà et là, les sangles retombent vers le sol, procurant la sensation d'un écoulement chromatique. À la fois tour de force et bricolage poétique, dessin et dripping, l'œuvre de Vincent Mauger fraye son chemin polysémique et capture le regard, rejoignant sur ce point son référent naturel premier, le piège visuel de l'araignée.

Concentration pour Franck Bragigand, qui suspend dans une chapelle latérale une grappe d'objets peints, reliés chaotiquement par des fils blancs. Du boomerang au mazagan, de l'arrosoir d'enfant à divers crucifix, ce chapelet hétéroclite croise l'univers domestique, le monde de l'enfance et la sphère religieuse par le biais d'objets reliques, tous dépositaires d'un pouvoir émotionnel. L'ensemble acquiert une cohérence visuelle par la couleur qui recouvre chaque élément de son voile monochrome et déjoue la valeur d'usage de ces objets de récupération, les érigeant au rang d'images pop. Rose bonbon, vert anis, brun cuivré et dégradé orangé, les teintes sont gourmandes et confèrent à l'ensemble une allure de fête. Le titre de l'œuvre, *Jour de fête*, trahit cependant une douce ironie : dans ce contexte d'architecture religieuse, l'artiste moque « l'opium du peuple » et amorce certaines pistes de réflexion sociologiques, tels la faillite du sacré dans notre société de consommation toute-puissante, le destin laïque des lieux de culte chaque jour désertés davantage, la prolifération des croix bradées dans les Emmaüs, et, plus globalement, les notions de mutation et de recyclage. Le geste

artistique devient alors restauration du quotidien, léger dans sa mise en forme, profond dans ses implications.

Diffraction enfin pour Baptiste Debombourg, qui décide d'habiter le lieu tout en l'éclatant. Son grand personnage énigmatique avance masqué, Belphegor mâtiné de Batman, télescopage de puissance magique et d'effondrement. En effet, à l'arrière de ce somptueux volume de miroir brisé, la structure apparente, brutaliste, laisse apparaître un creux, un vide, une vulnérabilité avouée. Dans la surface scintillante, c'est également toute l'architecture alentour qui se réverbère et implose, l'ordonnancement épuré du lieu saint qui soudainement devient chaos. Figure fantastique, forme démiurge, *Césium* de Baptiste Debombourg bouscule violemment la lumière, la couleur, la répartition des masses et des plans, questionnant par là même l'inscription de l'œuvre — et de l'exposition tout entière — dans un contexte historiquement chargé, marqué par l'illusion de pérennité.

Trois gestes forts pour trois artistes qui posent explicitement le rôle que le cadre joue par rapport à l'œuvre : elle se définit pour eux comme une zone de porosité et de dialogue, la captation et la modulation d'une atmosphère, architecturale, relationnelle, historique et socio-politique. Passant d'une vaste chapelle des XIII^e et XVI^e siècles du Sud de la France à une villa du début XX^e perchée sur une pointe granitique de la côte bretonne, Baptiste Debombourg prend en compte ces nouvelles données contextuelles, et rejoue en fonction d'elles l'insertion de l'œuvre dans son enveloppe. S'il réutilise le miroir brisé, c'est par un dispositif peu spectaculaire, en harmonie avec l'intimisme du lieu, invitant le visiteur à s'approcher de sa meurtrière ouverte à même le mur qu'elle transperce jusqu'à atteindre la lumière naturelle. On pénètre alors du regard une grotte fragmentée dont l'espace se dilate à l'infini par le jeu des reflets. La violence de l'installation — éclatement du matériau, incision dans l'architecture, diffraction de la figure du spectateur — est à nouveau perceptible, mais sur un mode introspectif, similaire à la colère rentrée qui traverse le dessin intitulé *Tradition of Excellence V* : le plan normé d'une maison standard y épouse les formes d'une Kalachnikov, rencontre fulgurante entre

deux produits phares du commerce international, rapprochement qui n'est pas sans rappeler les recherches de Michel Foucault sur la part d'ombre d'une architecture ayant pour seule ambition de contraindre les corps et les esprits. Que l'architecture appartienne à la poésie, que son but soit d'aider l'homme à habiter (son corps et le monde), c'est ce qu'aurait pu formuler Claude Pagnon, dont le témoignage enregistré est diffusé dans une petite salle attenante. De sa voix chaude et posée, il décrit son destin en marge, son rapport à la nudité et à la nature, son ermitage dans la montagne des Pyrénées-Orientales et la façon dont il s'est bâti là une philosophie personnelle qui réfute en bloc le conditionnement sociétal. Cette interview, Baptiste Debombourg l'inscrit dans un dispositif vidéoprojeté, où l'écran, sous l'effet de lentes variations lumineuses allant du noir vers le blanc, souligne l'ascèse individuelle dont Claude Pagnon nous fait le récit.

Et l'on devine assez vite ce qui a séduit l'artiste chez cet homme : cette qualité de résistance farouche, cette énergie de destruction des cadres imposés et de recréation d'un nouvel ordre du monde, une vie-guérilla contre ce qui entrave la connaissance de soi et la liberté individuelle. Autant de traits, traduits esthétiquement, qui caractérisent l'ensemble du travail de Baptiste Debombourg.

Cette approche critique des cadres idéologiques qui structurent et figent parfois notre rapport au monde préoccupe également Franck Bragigand. À la galerie du Dourven, ce dernier radicalise une démarche empreinte de négociations (avec les matériaux, avec le public) pour formuler frontalement l'idée d'une responsabilité politique de l'œuvre. Sa proposition naît d'une performance : armé de branches de saule pleureur, il flagelle le mur de peinture noire jusqu'à obtenir un grand motif de buisson. Dans l'entrelacs des zébrures qui peuvent rappeler l'expressionnisme abstrait d'un Hartung ou d'un Mathieu, l'artiste fait discrètement courir une phrase, sans appel : « La France est la patrie des droits de l'homme. »

Si l'assertion prend vie à la racine de cette masse noire aux allures végétales, elle semble pourtant empêchée par la matière picturale qui la recouvre, qui l'étouffe. Non loin, sur une tablette

murale, l'artiste met à la disposition des visiteurs des exemplaires de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, comme pour mieux stigmatiser la situation socio-politique de dictature douce qu'il dénonce en creux. Car il s'agit bien là d'une dénonciation, un geste de l'urgence : Franck Bragigand scrute les blessures diffuses infligées à notre démocratie et les stylise, sans rien imposer pour autant au visiteur qu'il interpelle par ce titre ouvert, *À prendre ou à laisser (Flagellation)*.

Que tout puisse basculer, nos repères constitutionnels comme nos paysages familiers, l'installation de Vincent Mauger tend aussi à le suggérer. Dans le long couloir vitré qui dessine l'entrée de la galerie et cadre le panorama côtier comme un immense tableau, l'artiste tapisse le plafond de blocs de polystyrène compacts initialement conçus pour servir de casiers à bouteilles, d'où le titre de l'œuvre en forme de clin d'œil : *Château Millésime*. Ce matériau ocré, percé régulièrement de formes circulaires, est sculpté aléatoirement pour libérer des escarpements imprévisibles, des strates qui désorientent les sens et dialoguent en direct avec la nature alentour. À la fois organiques et minéraux, ces reliefs rêches compilent les référents : stalactites brunes, alvéoles de ruche, cristaux de gypse, massifs coralliens ou champignons parasites prolifèrent dans l'écrin blanc de la galerie, comme si l'architecture subissait de bien étranges métamorphoses.

« Toute œuvre d'art est une possibilité permanente de métamorphose, offerte à tous les hommes. »¹ Chacun à sa manière, Franck Bragigand, Baptiste Debombourg et Vincent Mauger portent l'intime conviction que l'art a ce pouvoir de révéler, en un monde qui chancelle, de nouveaux équilibres. En ce sens, l'effet papillon qui se cache derrière le titre de ces deux expositions² leur sied vraiment bien, soit la métaphore de l'art comme amplificateur d'infimes variations du geste individuel qui peuvent aller jusqu'à provoquer des bouleversements planétaires.

ÉVA PROUTEAU

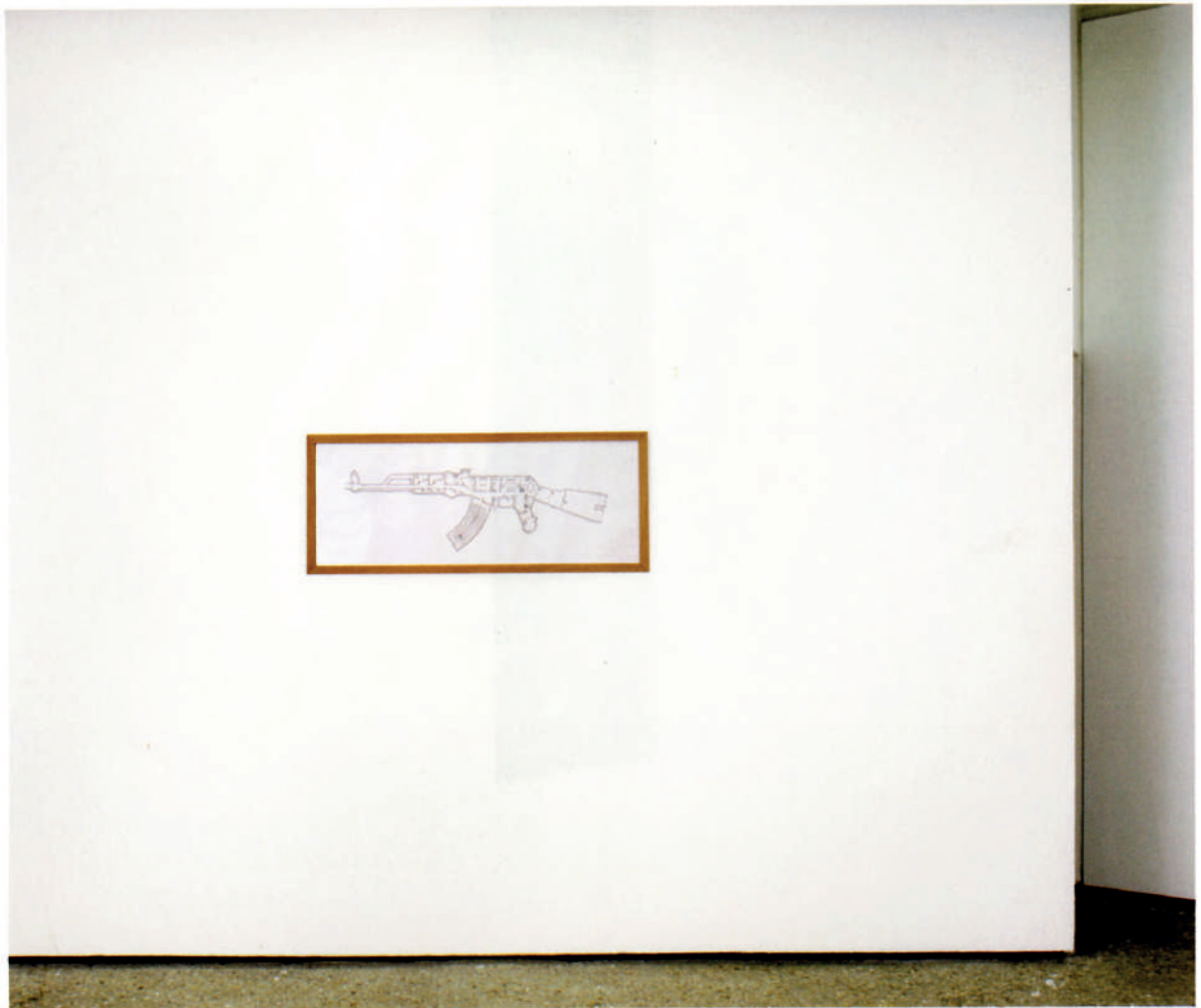
(1) Octavio Paz.

(2) Jeanmichel Jagot, commissaire des deux expositions, a choisi *Battement d'aile* comme titre générique, reprenant la question d'Edward Lorenz : « Le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? ».



Baptiste Debombourg, *Césium*, 2009,
miroir, bois, 380 x 250 x 180 cm

Vincent Mauger, *Sans titre (détail)*, 2007-2009,
sangles, dimensions variables



Baptiste Debombourg, *Tradition of Excellence V*, 2010,
mine de plomb sur papier Vinci, 42 x 110 cm encadré

page suivante :
Baptiste Debombourg, *Meurtrière*, 2010, bois, miroir, colle,
plâtre, dimension intérieure : 200 x 100 x 230 cm environ

